



Marcel et Janine, à Istanbul, sur leur terrasse. Mars 1957.

La présence et la distance

Notre relation est paradoxale. Nous nous sommes très peu vus. Pourtant, depuis plus d'un demi-siècle, il est présent en moi, comme un exemple à suivre, que je n'ai pas suivi ; et je suppose que quelque chose de moi est resté auprès de lui, sans que je sache quelle forme cela a pris, quelle fatalité nous a donc ainsi séparés, alors que nous nous étions reconnus comme des frères de plume, à la manière des frères d'armes ? Pourquoi n'ai-je jamais fait le voyage de Toulon depuis qu'il y habite, alors qu'il m'arrive d'aller bien plus loin rendre visite à des amis qui me sont, dans le fond, moins proches ? Mystère. Le destin de chacun de nous est fait aussi de tous ces gestes manqués, de ces malentendus, de ce que les Portugais appellent si bien les « désencontres ». Tout cela doit avoir un sens, en rapport avec la vérité cachée de son être et du mien. Il y a en nous un instinct de fuite, une manière de se dérober au possible, où je serais tenté de voir une trace de la mentalité grecque antique, qui fonde la tragédie : une forme de manquement à l'appel du futur, une sorte d'anti-destin, une trahison de soi. En ce qui me concerne, j'ai passé mon temps à faire le contraire de ce qui était mon intérêt et mon plaisir. Et voilà : au soir de notre vie, je ne connais pas vraiment celui dont je me dis l'ami.

Ce que j'ai le plus admiré chez Marcel, c'est peut-être son aptitude au bonheur. Il a mieux appris que moi la leçon des *Nourritures terrestres*. Je suis resté un petit-fils du Romantisme, persuadé que « le chemin va vers l'intérieur ». Il pourrait plutôt dire, lui : « je suis un homme pour qui le monde extérieur existe ». Ce qui nous a tout de même rapprochés, c'est un amour fou du langage et de ses jeux. Nous sommes des soldats perdus de l'armée surréaliste. Dans ma jeunesse,

j'ai découvert, lu, rencontré, aimé Breton, Tzara, Eluard, mais je les ai ensuite rejetés, quand j'ai connu Michaux et Pessoa, devenus mes seuls maîtres, mes vrais « copains de génie ». Marcel Spada a suivi, parallèlement, un chemin différent. Par besoin d'une règle pour les débordements de sa sensibilité et de son imagination, il s'est cherché et il a trouvé un exemple bien différent des miens, « un classique qui révolutionne », Francis Ponge. Le système de sa vie et de son œuvre s'est alors mis en place, avec une ampleur et dans une lumière qui en font aujourd'hui un modèle de réussite littéraire et de plénitude humaine.

Si j'essaie de faire l'histoire de cette amitié manquée, la mémoire me rapporte plusieurs images successives de lui. La première, la plus forte, c'est celle de notre première rencontre, à l'automne 1957, à Trieste. Je venais d'être nommé à l'Institut Français de Zagreb. La route de la Croatie passe par Trieste. Il venait d'y être appelé, pour enseigner à l'université. Trieste, ville poétique, ville magique, ville de Rilke, Joyce, Svevo, Magris et bien d'autres. Comme elle m'a paru convenir à mon nouvel ami, et comme il lui convenait ! Je découvrais en même temps la ville et l'homme. Méditerranéen, solaire, épicurien, païen, intellectuel sensuel, ne cachant rien de son imagination érotique au petit-bourgeois un peu « coincé » que j'étais encore, malgré l'âge (trente-sept ans, trois de plus que lui). J'ai admiré sa belle compagne, Janine, à la fois modèle et complice, si bien accordée à son singulier génie. Ma propre femme, Anne (c'est le nom que je lui donne dans mes livres), m'accompagnait ; d'une immense liberté d'esprit, elle aussi, mais à sa manière, encore plus retenue, plus secrète que moi, pas plus païenne que moi. Je me dis aujourd'hui que nos deux couples étaient complémentaires et que nous aurions pu, à nous quatre, former un de ces « carrés d'amitié parfaite » que Victor Ségalen célèbre dans une de ses *Stèles*, comme nous l'avons fait avec deux ou trois autres couples d'amis.

Ce qui, dès cette rencontre initiale, nous a unis, c'est, je l'ai dit, la poésie. Elle n'est pas dans les choses, dans les paysages, dans les situations, dans les gestes. Elle est dans les mots. Quand on parle d'autre chose, en disant que c'est « poétique », c'est par métaphore. La poésie est un langage, son mode d'apparition, son lieu, sa demeure, c'est l'écrit. Marcel aimait les mots autant que moi, et il aimait les livres plus que moi. Je n'en aime que le contenu. Il les aimait dans leur apparence même, dans leur présence de papier, dans leur corps imprimé, comme tatoué. Un des personnages de ses *Histoires de*

lecteurs, interné dans un asile, fait des livres sa vraie famille. Lui, Marcel, l'auteur, qui a si intensément vécu les aventures du corps, a sans doute vécu aussi fortement celle des livres, lus ou écrits, à lire ou à écrire.

La deuxième image, quelques années après, c'est celle de l'exégète de Francis Ponge. Je me perds un peu dans la chronologie. Je ne sais plus quand Marcel l'a découvert. Son *Ponge* de la collection « Poètes d'aujourd'hui », chez Seghers, date de 1974 ; mais n'est-ce pas un couronnement, plutôt qu'un commencement ? Le livre fondateur, *Le Parti pris des choses*, avait paru en 1942. Il m'avait complètement échappé.

J'ai oublié dans quelles circonstances Marcel m'a fait connaître ce poète. Je peux en tout cas dater, à quelque chose près, l'événement. C'est à Zagreb que j'ai accueilli l'auteur du *Parti pris* alors dans toute sa gloire : entre 1959 et 1962. Je venais de publier mon premier Michaux. Je m'étais lié avec cet homme étrange qui d'emblée s'était dit « né troué ». Quel contraste avec l'impression de plénitude que donnait Ponge ! Encore plus solaire, plus païen, plus jupitérien que Marcel, tourné vers le monde, vers les « choses ».

La troisième image, c'est celle où le poète octogénaire, qui fut aussi photographe et reste amoureux, rend hommage à la beauté qui a enchanté sa vie.

Robert BRÉCHON